

Les Gardes rouges chez Lénine, à Smolny

Ivan Ereméev¹⁷

En 1917, je travaillais à l'usine Poutilov (aujourd'hui usine Kirov) à Pétrograd, et je faisais partie du détachement de la Garde Rouge de l'usine.

À la veille de la Révolution d'Octobre, le commandement de la Garde Rouge envoya notre unité de mitrailleurs de l'usine Poutilov à Smolny. C'est là que nous fûmes témoins et participants de grands événements historiques.

À la porte de Smolny et dans la cour, il y avait déjà beaucoup de gardes rouges, de soldats et de matelots révolutionnaires. On nous commanda d'occuper aussitôt nos postes. Nous disposâmes et camouflâmes nos mitrailleuses. Ceci fait, nous entrâmes dans le bâtiment de Smolny et nous nous installâmes au premier étage, dans une petite pièce où se trouvaient déjà quelques gardes rouges des autres quartiers. Il n'y avait pas un meuble dans la pièce. Seul un téléphone pendait au mur. Les gardes rouges des autres quartiers, qui n'étaient pas de faction, s'installaient comme ils pouvaient sur le plancher nu, pour se reposer, sans lâcher leurs fusils.

À ce moment-là les délégués du IIe Congrès des Soviets de Russie arrivaient de tous côtés à Smolny. Les soldats venus du front, délégués au congrès, se distinguaient surtout par leur esprit révolutionnaire. Tous maudissaient la guerre et réclamaient la paix. On n'avait préparé aucun local à leur intention, et ils s'installaient avec nous dans les pièces, à même le plancher. Nous partageons avec eux les vivres que nous avons apportés, nous leur montrions où se trouvait la cantine.

Le lendemain, en plus de nos heures de faction auprès des mitrailleuses, on nous chargea de vérifier les laissez-passer de ceux qui entraient à Smolny.

À la veille du 25 octobre (7 novembre), Smolny était plein de monde : délégués du congrès, gardes rouges, soldats et matelots révolutionnaires. Smolny vrombissait comme une géante ruche.

Dans la nuit du 24 au 25 octobre (du 6 au 7 novembre), Vladimir Ilitch Lénine arriva à Smolny. Il s'installa dans une petite pièce du premier étage. Un grand honneur échet à notre groupe de mitrailleurs de l'usine Poutilov : il fut chargé de veiller à la sécurité du grand chef de la révolution.

L'atmosphère était alors très tendue à Smolny. Menchéviks et socialistes-révolutionnaires faisaient courir les rumeurs provocatrices les plus invraisemblables, visant à démoraliser les gardes rouges et

17 Ereméev, Ivan Fédorovitch (1895- ?). Ouvrier marteleur, rejoint le mouvement révolutionnaire en 1914 à Krasnoïarsk. À partir de 1916, sert dans l'armée tsariste et participe aux actions révolutionnaires des soldats. Pendant la Révolution de Février, avec d'autres soldats de la compagnie de marche du 2e régiment de mitrailleuses, il vient en aide aux ouvriers de Petrograd. Après la Révolution de Février, travaille à l'usine Poutilov et rejoint la Garde Rouge. En juin 1917, membre du Parti bolchévique. De 1918 à 1953, travaille dans l'armée et les services administratifs. Termine en 1926 ses études à l'Université de Moscou. Engagé volontaire comme instructeur politique lors de la Deuxième Guerre mondiale. Après 1945, travaille au Ministère de l'Armement et dans divers organismes de l'industrie. (Note MIA)

les soldats révolutionnaires. Ils essayèrent de nous intimider, en assurant que Kérenski allait lancer à l'assaut de Smolny 50 bataillons de chevaliers de Saint-Georges et 40 bataillons d'officiers. Mais les gardes rouges n'étaient pas peureux. Le parti bolchévique nous avait aguerris dans la lutte révolutionnaire et nous étions toujours prêts à faire face, armés de pied en cap, aux attaques de la bourgeoisie. Smolny se hérissa de baïonnettes, de mitrailleuses et de canons.

Dans la journée du 25 octobre (7 novembre), le Soviet de Pétrograd siégeait dans la Salle des fêtes. Nous entendîmes une rumeur de voix. Ne sachant pas de quoi il retournait, nous empoignâmes nos fusils et nous nous élançâmes dans le corridor. Mais l'alerte était fautive : c'étaient les participants de la séance qui saluaient avec enthousiasme l'apparition de Vladimir Ilitch Lénine à la tribune.

Nous aussi réussîmes à entendre une partie de son discours sur la nécessité de faire passer tout le pouvoir aux mains des ouvriers et des paysans, sur le pouvoir des Soviets. Nous ne pûmes entendre jusqu'au bout ce discours historique de Vladimir Ilitch, parce qu'on nous appela à nos postes de combat.

Au 25 octobre (7 novembre) tous les délégués du II^e Congrès des Soviets étaient arrivés. Bientôt après l'ouverture du congrès, des cris, du tapage se firent entendre dans le corridor. Comme nous nous trouvions à proximité de la salle des séances, nous saisîmes aussitôt nos fusils et nous courûmes dans le corridor. C'était une poignée de menchéviks et d'autres laquais de la bourgeoisie qui avaient voulu faire un esclandre pendant le congrès ; mais, devant la riposte unanime des délégués, ils avaient dû battre en retraite. Ces agents de la contre-révolution quittaient la salle des séances, en lançant de haineuses injures. Et tout le congrès les reconduisait par des exclamations indignées : « *Allez-vous-en là bas les traîtres !* »

Des rapports continuaient d'arriver à l'état-major de la Révolution d'Octobre : telle usine a dépêché tant de gardes rouges armés à l'assaut du Palais d'Hiver ; le croiseur « *Avrora* » [*Aurore*] a tiré sur le Palais d'Hiver ; le Palais d'Hiver est pris ; le Gouvernement provisoire est arrêté...

Dans cette nuit historique, personne ne dort à Smolny. Le va-et-vient ne s'apaise qu'à l'aube.

Le 26 octobre (8 novembre), à onze heures du matin, le chef du poste de garde de Smolny me réveilla et me dit que Vladimir Ilitch m'appelait pour lui présenter mon rapport. Je ne voulais pas croire le factionnaire, pensant qu'il se moquait de moi. Mais il me déclara :

— C'est toi qui as assuré la liaison avec le quartier Narvski hier soir et toute la nuit. Eh bien, vas-y, fais ton rapport...

Lorsque je me fus convaincu que le factionnaire ne plaisantait pas, une émotion indicible s'empara de moi : saurais-je raconter ce que je savais ?

Je réfléchis longtemps et voici ce que je trouvai : au lieu de présenter un exposé, je ferai le rapport ; je l'apprendrai par cœur et je le réciterai. Aussitôt, je me mis à l'apprendre. Lorsque je crus le savoir par cœur, je me rendis auprès d'Ilitch. À la porte se tenaient nos gardes rouges. Sachant que j'étais appelé, ils me laissèrent passer aussitôt.

Lorsque je pénétrai dans la pièce, Ilitch écrivait à une petite table. Il ne m'avait pas entendu entrer. Je m'approchai de la table, je saluai militairement, en joignant les talons. À ce bruit, Ilitch leva la tête et me regarda. J'allais réciter le rapport que j'avais appris par cœur, mais Vladimir Ilitch, voyant que je me tenais debout, une main sur la couture du pantalon, et l'autre à la visière, se leva vivement de sa chaise, en agitant les deux mains et disant :

— Mais non, mais non, laissez cela. Asseyez-vous et racontez.

Lorsque Vladimir Ilitch m'eut fait asseoir en face de lui, tout le rapport que j'avais préparé d'avance s'envola de ma mémoire, et j'exposai simplement à Ilitch ce que je savais et ce que j'avais vu, l'état d'esprit des ouvriers de l'usine Poutilov. Lénine écoutait et continuait d'écrire. Je me tus, pensant que je le gêtais. Alors, Ilitch leva la tête et dit :

— Continuez, continuez, je vous écoute.

Je lui dis l'état d'esprit des ouvriers, ce qu'ils pensaient du pouvoir des Soviets. Lénine me posa des questions. Je me souviens de l'une d'entre elles : « *Et, les femmes, sont-elles contentes du pouvoir des Soviets ?* »

Plus tard, j'appris que Lénine avait mandé les gardes rouges de liaison des autres quartiers également et les avait interrogés sur l'état d'esprit des ouvriers, sur leurs besoins.

Je n'oublierai jamais ces événements ! Je me rappellerai toute ma vie comment, dans les premiers jours du pouvoir des Soviets, à Smolny, je parlai au grand Lénine de la vie et du moral des ouvriers de l'usine Poutilov.

Lénine tel qu'il fut, tome 1. Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1958, pp. 733-736.